



MATINÉE DE PRINTEMPS

*L'aubépine a fleuri les branches des vallons
Qui bordent les sentiers où passent les bergères,
Et le ruisseau murmure, en courant sur les pierres,
Pour fêter le printemps, ses plus belles chansons.*

*Dans l'onde du grand lac caressant et timide
Les cygnes aux cous blancs s'en vont en rangs serrés,
Et les papillons bleus qui volent par les prés,
Se fixent sur les fleurs à la corolle humide.*

*Les oiseaux, messagers du printemps affranchi,
Dans les buissons poudrés d'une neige odorante,
Chantent comme autrefois, et leur valse entraînante,
Charme l'éphèbe blond et le vieillard blanchi.*

*Et, moi qui passe, au cœur je sens presque une crainte,
—Angoisse tout d'abord très dure à réprimer :
J'ai peur de ne pas vivre assez pour vous aimer,
Vallons, et que l'amour n'engendre encor la plainte.*

*Le clocher lance au ciel sa flèche d'or qui luit,
Et je contemple avec une ferveur nouvelle
Sortir d'un croisillon la première hirondelle,
Qui, sous l'œil de Dieu, vient de passer la nuit.*

PÉTRUS DUREL.

QUATRE POISSONS D'AVRIL

Messieurs les érudits ont recherché longtemps les origines de cette plaisanterie, qui consiste depuis des siècles à faire courir, le 1er avril, et généralement le matin, des gens à la découverte du mouvement... perpétuel. Or, les savants n'ont pu que publier des versions assez invraisemblables. Qu'on en juge :

Poisson serait dû à un grand électeur de Cologne, capitaine fameux, ayant annoncé qu'il prêcherait, le 1er avril, à l'heure de la messe, dans la cathédrale de Valenciennes, quand ses troupes occupaient la Flandre. Foule immense il trouva réunie dans le sanctuaire ; et, s'en amusant après avoir copieusement déjeuné, l'électeur fit sonner du cor et battre du tambour aux oreilles des gens qui voulaient entendre la bonne parole ; et tous sortirent dupés.

Un second auteur déclare qu'il faut attribuer la "farce" à Charles IX. En portant le commencement de l'année au 1er, janvier, le roi obligea les gens à se faire, le 1er avril, des compliments ironiques au lieu de se donner les cadeaux qui, hélas ! se distribuaient déjà par bonne amitié.

Enfin, les habitants de Lorraine déclarèrent qu'un de leurs ducs, détenu

illégalement au château de Nancy, s'échappa de sa prison le 1er avril, sous un déguisement, et traversait la Meurthe à la nage ; d'où poisson.

Autant de suppositions trouvées écrites à la marge des livres d'heures du vieux temps. N'importe, la coutume existe depuis trois siècles, au moins ; la coutume distrait nombre d'individus, cela aux dépens des braves gens qui ont, par imprudence, oublié de se tenir sur leurs gardes quand un quidam réclame de l'encaustique de giraffe ou de l'huile de macadam.

Mais, entre mille poissons "coursus", nous en voulons conter quatre.



—Papa, qu'est-ce que c'est qu'un célibataire ?
—Un homme heureux... mais ne va pas le dire à ta mère ?

D'abord, vers 1675, l'invalidé à la tête de bois, personnage tant chanté dans les revues, était le plus beau poisson d'avril dont s'amusaient la cour et la ville. On envoyait aux Invalides quantité de gens simples venus de la province. Aux vétérans de les guider à travers les salles de la maison de retraite ; et quand ils insistaient pour voir l'illustre blessé qui avait perdu "la tête" à Rocroy, on les conduisait au premier étage, dans un corridor traversant le deuxième corps des bâtiments.

—L'invalidé est chez lui. Suivez ce couloir. Tournez à gauche et deux fois à droite ; descendez l'escalier. Vous frapperez, au rez-de-chaussée, à la cinquième porte. C'est là. Il sera très content de votre visite.

Notre candide personnage entra dans une cour, se renseignait auprès du premier passant, qui l'envoyait aux cuisines.

Un marmiton répondait à la demande :

—L'invalidé à la tête de bois est allé se faire raser... Tout au bout du couloir, la septième porte à gauche.

A grands pas le visiteur se rendait chez le barbier.

—Monsieur, notre illustre blessé viens de sortir à l'instant. Voyez donc à la buvette... A l'entrée du jardin.

Le cantinier prenait l'air d'un homme désolé.

—Vous le manquez d'une minute. L'invalidé est allé au corps de garde fumer une petite.

Et le chef de poste prenait à son tour un air paternel.

—Notre cher camarade est parti à la pêche... Tenez, au bout de la place... Il sera bien heureux de vous voir.

Et, au bord de la Seine, le naïf trouvait quelques vétérans qui, à sa vue, riaient fort et criaient : "Poisson d'avril !" Navré, notre homme s'éloignait, la tête basse, en jurant mais un peu tard, comme le corbeau de la Fontaine, qu'on ne l'y prendrait plus.

* * *

Un officier de la marine anglaise avait parié cent guinées qu'il parviendrait à mystifier de duc de Wellington. Etant des amis du célèbre capitaine, il lui écrivit :

"Je saisis l'occasion d'un courrier qui se rend à Londres pour vous faire part d'un événement dont nous avons risqué d'être victimes, n'étant échappés que par une sorte de miracle. Hier, vers cinq heures du matin, l'*Éléphant*, notre brick, naviguait à petites voiles, quand notre bâtiment reçut une forte secousse ; les gens du quart crurent que nous avions donné contre quelque rocher du banc. Nous étions cependant à plus de trois milles de terre ; à l'instant, tout le monde fut sur le pont et, cherchant la cause de notre terreur, le clair de lune nous fit apercevoir plusieurs monstres marins de grosseur épouvantable. Ils se débattaient autour de nous. L'un d'eux était tellement proche du navire qu'il y jeta une si forte lame d'eau que deux hommes en furent renversés sur le pont. Nous fûmes pendant plus d'une demi-heure à délibérer sur le moyen de nous débarrasser de ces mauvais voisins.

"Les secousses que nous éprouvâmes successivement épouvantèrent l'équipage et nous firent prendre la plus grande précaution, et nos quatre caronades furent mis en batterie.

"A la pointe jour, nous vîmes plus de vingt de ces monstres auprès de nous. Nous en distinguâmes particulièrement un qui nous parut avoir plus de cinquante pieds de long ; il avança avec fureur sur le navire, à côté du tribord. Un canonnier, choisissant le moment où il ouvrait la gueule, pointa si bien que le boulet donna droit dedans, le monstre surnagea et expira ; le bruit du canon fit prendre la fuite aux autres ; alors, nous mîmes la chaloupe à la mer et parvîmes à remorquer l'animal que nous reconnûmes être un serpent de mer. Il restera attaché à notre poupe, dans le port de Douvres, jusqu'au soir du 1er, avril. Venez le voir."

Cette lettre parvenait à son destinataire le 30 mars 1827. Un peu naïf, Wellington se rendit à Douvres, où on lui présenta, au lieu et place du serpent de mer, un... turbot empaillé. Le vainqueur de Waterloo se fâcha tout rouge du procédé dont on usait si cavalièrement envers lui.

* * *

On pouvait lire, à la date du 30 mars 1840, dans les journaux français :

"Un voyageur devenu célèbre, M. Coutil, a découvert au cours de ses dernières explorations, le chou colossal de la Nouvelle-Zélande. C'est à la fois un arbre d'agrément et une plante utile. Ce chou atteint la hauteur d'un pommier ; et ses feuilles composent une saine nourriture ; il prend tout son développement en six mois. La graine se vend par petites boîtes, à cinq francs l'une, au dépôt général, 7 rue du Pont-Neuf, à Paris. Prière d'y adresser les commandes à partir du 1er avril."

Le sieur Coutil reçut pour quatre cent mille francs de commandes ; et, en retour, il expédia des graines de potiron à une multitude de braves gens. Quelques unes des dupes se plaignirent à la justice d'un pareil procédé. Mais, de Bruxelles, où le... commerçant s'était prudemment réfugié, il écrivit au procureur du roi chargé de le faire arrêter :

* * *